

L'Art qui fait Boum!

Michael Hogan

Numéro 225, mai-juin 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48335ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hogan, M. (2003). L'Art qui fait Boum! *Séquences*, (225), 28–28.

L'Art qui fait Boum !

Du 16 avril au 8 juin 2003, *L'Art qui fait Boum !* présente la deuxième édition de sa Triennale de la relève québécoise en art. Créé en 1998, cet organisme s'est donné pour mission de dynamiser la diffusion de l'art actuel au Québec en privilégiant la relève. Depuis sa fondation, divers événements (encans, expositions collectives) ont été présentés mais son fer de lance demeure cette manifestation. La programmation se divise en deux volets : arts visuels, performance et arts médiatiques d'une part et cinéma de court métrage d'autre part. Attardons-nous un peu sur ce second volet composé principalement de fictions mais aussi de vidéos d'art et d'un unique documentaire.

Les œuvres ont été réalisées principalement par des jeunes qui en sont à leurs débuts. Outre les références à des cinéastes cultes (Wong Kar-wai, Polanski, etc.), on reconnaît des thèmes qui sont caractéristiques de la première œuvre (mais qu'importe quand la façon de les traiter est originale) : un objet s'anime et change le cours prévisible des choses. Dans *Bager* de Tomi Grgicevic, un petit couple en balade à vélo fait une escale dans une ancienne carrière où s'est formé un lac. Une grue mécanique abandonnée gît sur la plage. Tourné en noir et blanc et cadré avec soin, le film témoigne d'une belle assurance et d'une sobriété remarquable. Bien que sans dialogue, la bande-son (conçue par Rolland Bréard) participe tout du long au développement du suspense et de la narration. Dans *Il faut le boire pour le croire* de Yan Lanouette-Turgeon, c'est une vieille machine à écrire ensorcelée qui fournit l'argument mais surtout la finale du film. Ici, ce qui commence comme une simple anecdote devient une autoréférence du jeune cinéaste aux prises avec le syndrome de la page blanche.

Une autre préoccupation très présente chez ces cinéastes en herbe concerne les problèmes de l'éclatement de l'identité et de la dictature de la représentation. Il est vrai que l'époque fournit là-dessus beaucoup de matière à questionnement. *You Know What I'm Saying* de Cynthia Edorh est la présentation assez brute de l'ennui (illustré) que peut provoquer le discours d'un jeune caïd de banlieue. Dans *Déformation personnelle* de Jean-François Asselin, ce sont les différentes

facettes de la personnalité d'un prétendant à l'amour qui s'incarnent chacune dans un être à part. Bien que le dénouement de l'intrigue soit ici un peu prévisible, le rythme, l'enchaînement, le jeu y sont fort bien maîtrisés. Avec *Julie in the Box* de Julie-Christine Fortier, c'est à l'image télévisuelle que l'on s'attaque. Voilà un petit bijou d'impertinence et de drôlerie tant par son sujet que par la foule de liens qu'on peut faire entre les différents éléments de la construction.

Toujours sur le thème de l'identité, voici la pièce la plus ambitieuse du programme : *Le bonheur est dans les prés mais, parfois c'est au fond d'un océan de souffrance qu'on finit par le trouver* de Marie-Hélène Panisset. Une jeune princesse excentrique et aux cheveux très longs est menacée par sa cour. Elle finira par trouver l'amour, mais non sans avoir d'abord beaucoup pleuré. C'est un conte de fées chorégraphié dans un décor somptueux. La réalisatrice, directrice artistique sur d'autres productions, surprend par la complexité de sa composition mais surtout par la façon qu'elle a de déployer son imaginaire. Le film détonne drôlement dans un paysage généralement désenchanté.

Pour finir, *La Chute* de Jean-Antoine Charest est un abandon au vide, un lent poème lugubre sur un long travelling en descente. Pendant la chute, des souvenirs de l'inconfort de vivre, où les personnages se rejoignent rarement, apparaissent en vignettes. La bande-son (conçue encore une fois par Rolland Bréard) a l'allure d'un requiem lancinant auquel s'ajoutent progressivement différents bruits parasites. Jusqu'à l'écrasement final.

Michael Hogan

L'Art qui fait Boum ! La Triennale de la relève québécoise en art, 2^e édition, du 16 avril au 8 juin 2003 au Marché Bonsecours, <http://www.artquifaitboum.qc.ca>



Le bonheur est dans les prés mais, parfois c'est au fond d'un océan de souffrance qu'on finit par le trouver de Marie-Hélène Panisset



Il faut le boire pour le croire